

**Zeitschrift:** Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie =  
Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss  
journal of philosophy

**Herausgeber:** Schweizerische Philosophische Gesellschaft

**Band:** 14 (1954)

**Artikel:** L'influence de Schelling en France et en Suisse Romande

**Autor:** Reymond, Marcel

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-883377>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 02.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# L'influence de Schelling en France et en Suisse Romande

par Marcel Reymond (Lausanne)

„*Wie spricht ein Geist zum andern Geist*“ :

c'est le problème que pose toute étude d'influence. Celle-ci suppose, bien entendu, une parenté préalable des esprits, cela aussi bien lorsque l'influence subie déclenche une réaction finalement adverse que dans le cas du disciple proprement dit. Cette parenté s'affirme bien plus dans les questions posées que dans les réponses elles-mêmes.

Dans ce bref exposé, je ne comparerai pas seulement des résultats, des points d'aboutissement de la pensée, mais aussi des visées, des orientations fondamentales, même s'il y a divergence profonde au terme de la course.

\* \*

Le premier Français qui présenta à ses compatriotes la philosophie de Schelling fut, sauf erreur, le baron Marie Joseph de *Gérando* (1772—1842), dans son *Histoire comparée des systèmes de philosophie, relativement aux principes des connaissances humaines*<sup>1</sup>. De *Gérando* y caractérise l'idéalisme transcendantal, la philosophie de la nature, puis la doctrine de l'absolue identité. „On peut donc s'expliquer, dit-il, comment les systèmes de Fichte et de Schelling ont pu exciter l'enthousiasme d'une jeunesse ardente et laborieuse. L'extrême sévérité des formes qu'ils ont adoptées, l'aridité même de leurs expositions, est venue heureusement déguiser à l'imagination la part qu'elle prenait à cet ouvrage; et cette poésie exprimée dans le langage des plus hautes abstractions, a pu être prise pour une science“<sup>2</sup>.

Charles de *Villers* (1765—1815), cet émigré français qui enseigna à l'Université de Goettingue et qui lisait Kant dans l'original, expliqua, avec de *Gérando*, la philosophie allemande à Madame de *Staël* (1766—1817), la châtelaine de Coppet. Elle ne vit Schelling qu'en 1807 et en 1808 par l'intermédiaire d'Auguste Wilhelm Schlegel. „J'ai beaucoup parlé avec Mme de *Staël*, écrivit Schelling à Windischmann, le 31

---

<sup>1</sup> Paris, 1804, 3 vol.

<sup>2</sup> Ibid., t. II, pp. 317—318.

décembre 1807, et je me suis fort réjoui de la vivacité, de la rapidité et du feu de sa conversation“<sup>3</sup>.

„Schelling, écrit de son côté Mme de Staël dans *De l'Allemagne* (1810), a bien plus de connaissance de la nature et des beaux-arts que Fichte; et son imagination pleine de vie ne saurait se contenter des idées abstraites“<sup>4</sup>. Mme de Staël mentionne la philosophie de la nature, celle de l'identité, qu'elle rapproche naturellement de celle de Spinoza. Mais elle ne peut accepter la disparition de l'individualité dans l'immortalité impersonnelle.

Mme de Staël goûte dans la pensée allemande l'absence de cet empirisme qui caractérise la pensée anglaise et française de son temps. L'Allemagne est à ses yeux „la patrie de la pensée“, „la nation métaphysique par excellence“<sup>5</sup>.

Plus romantique que Schelling, Mme de Staël ne peut admettre la primauté de la raison, seule capable de saisir l'Idée, par le moyen de l'intuition intellectuelle. C'est le sentiment qui, selon elle, nous fait accéder à l'Infini, sans cependant nous l'expliquer.

Mme de Staël s'intéresse naturellement à l'esthétique que venait

---

<sup>3</sup> G.-L. Plitt: *Aus Schellings Leben in Briefen*. Leipzig, 1869—1870. Cité par J. Gibelin: *L'Esthétique de Schelling et L'Allemagne de Madame de Staël*. Paris, 1934, p. XV.

<sup>4</sup> IIIe partie, chap. 7 (Ed. Garnier, t. II, p. 152).

<sup>5</sup> *Ibid.*, t. II, p. 155. — On sait que cet enthousiasme ne fut pas partagé par son ami Benjamin Constant, d'un esprit critique beaucoup plus aigu, d'un sens psychologique plus fin aussi. Bien que libéré de l'esprit de Voltaire et des Encyclopédistes par Herder, Benjamin Constant (1767 —1830) resta tout à fait réfractaire à l'influence de Schelling, qu'il ne cite même pas dans son grand ouvrage *De la religion* (1824—1831). Il n'admet pas non plus les vues de Creuzer et de Goerres en mythologie. Dans ses *Journaux intimes*, récemment publiés pour la première fois, d'après les manuscrits autographes déposés à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, par MM. Alfred Roulin et Charles Roth (Paris, 1952), Benjamin Constant exprime sa défaveur à l'égard de la pensée et même de la personne de Schelling (pp. 85—86, 5, 6 mai 1804). Il voit en Schelling un pur spinoziste, un critique ingrat du protestantisme (*Ibid.*, p. 64, 4, 5 mars 1804). Comme à l'auteur du *Génie du christianisme*, Constant en veut à Schelling de ce qu'il considère comme des complaisances envers le catholicisme. En affirmant à la fois la pérennité du sentiment religieux et le caractère relatif, nous dirions aujourd'hui évolutif, des formes religieuses, Constant s'apparente plutôt à Schleiermacher. Cf. Mathieu Saltet: *Benjamin Constant, historien de la religion*. Genève, 1905 (Diss. Paris).

alors de professer Schelling. Comme l'a montré M. Jean Gibelin dans *L'Esthétique de Schelling et L'Allemagne de Madame de Staël* (1934), tandis que Schelling voit dans la fantaisie la faculté poétique par excellence, Mme de Staël considère surtout dans le poète l'interprète du sentiment, le génie du cœur. La mythologie n'a pas non plus à ses yeux la portée métaphysique que lui attribuait Schelling.

Française par son esprit et son éducation, Mme de Staël se passionne pour le théâtre, où, comme Auguste-Wilhelm Schlegel, elle voit l'affirmation de l'individualité, et non comme Schelling l'indistinction de la liberté et de la nécessité.

Théoricienne du romantisme, Mme de Staël préfère la poésie moderne, celle du Nord, plus individualiste, à la poésie classique du Midi; or Schelling admire avant toute autre la poésie classique. Individualiste, elle repousse l'idéalisme objectif. On connaît ses réserves sur le *Faust* de Goethe, si bien pénétré par Schelling. Mme de Staël, „l'ambassadrice“ de Coppet, était beaucoup plus proche de Schlegel que de Schelling, qu'elle a cependant contribué à faire connaître en France.

\* \*

Du salon de Coppet, le premier et longtemps le seul salon européen, nous passons dans les austères auditoires de l'ancienne Sorbonne, où professe le jeune et déjà célèbre Victor Cousin (1792—1867).

Dans la préface de la 2<sup>e</sup> édition de ses *Fragments philosophiques* (1833), Victor Cousin expose son éclectisme, envisageant d'abord la méthode, puis son application à la psychologie, „le passage de la psychologie à l'ontologie et à la haute métaphysique“<sup>6</sup>, enfin l'histoire de la philosophie. C'est le plan que suivra Schelling dans sa fameuse „beurtheilende Vorrede“, parue l'année suivante à Stuttgart et à Tubingue.

Parti de l'observation intérieure, Cousin aborde, avec l'aide de la raison, la science de l'être, c. à. d. de notre existence personnelle, du monde extérieur et de Dieu. Il se fit taxer en France de spinoziste, puis d'imitateur de la philosophie allemande. De là, le récit qu'il fait de sa formation philosophique et de la manière dont il s'est initié à la pensée allemande, après avoir exploré la philosophie française et écossaise. „J'appris donc l'allemand, et me mis à déchiffrer avec des peines infinies les principaux monuments de la philosophie de Kant,

---

<sup>6</sup> P. 2.

sans autre secours que la barbare traduction latine de Born<sup>7</sup>. Il avait déjà pratiqué l'oeuvre de Fichte lorsque, en 1817, il fit son premier voyage en Allemagne, attiré par la philosophie de la nature. Il ne vit pas alors Schelling, mais à Heidelberg Hegel, dont il se flatta d'avoir dès l'abord deviné le génie. „Dès la première conversation, je le devinai, je compris toute sa portée, je me sentis en présence d'un homme supérieur; et quand d'Heidelberg je continuai ma course en Allemagne, je l'annonçai partout, je le prophétisai en quelque sorte; et à mon retour en France, je dis à mes amis: Messieurs, j'ai vu un homme de génie“<sup>8</sup>. Ce n'est qu'en 1818 seulement que Cousin vit Schelling à Munich où il resta un mois. Tandis que Hegel parlait peu, „Schelling, dit Cousin, est la pensée qui se développe; son langage est, comme son regard, plein d'éclat et de vie: il est naturellement éloquent“<sup>9</sup>. Puis, Cousin résume à grands traits l'idéalisme transcendantal et la philosophie de l'identité. Dieu est à la fois et au même titre dans la nature et dans l'humanité. „De là, écrit-il, . . . un admirable sentiment à la fois de raison et de vie, une poésie sublime répandue dans toute la philosophie; et par-dessus tout cela l'idée de Dieu partout présente . . .“<sup>10</sup>. Puis viennent les célèbres déclarations: „Les premières années du dix-neuvième siècle ont vu paraître ce grand système. L'Europe le doit à l'Allemagne, et l'Allemagne à Schelling. Ce système est le vrai; car il est l'expression la plus complète de la réalité tout entière, de l'existence universelle. Schelling a mis au monde ce système; mais il l'a laissé rempli de lacunes et d'imperfections de toute espèce. Hegel, venu après Schelling, appartient à son école: il s'y est fait une place à part . . .“<sup>11</sup>.

La correspondance entre Schelling et Cousin va de 1818 à 1845. En véritable éclectique, Cousin réussit à rester simultanément l'ami de Hegel et de Schelling. Celui-ci en fut contrarié. Cousin lui répondit, le 30 octobre 1829: „J'aborderai avec la même simplicité un autre point de votre lettre, celui où vous supposez que je sois embarrassé entre M. Hegel et vous. Non, je ne suis point embarrassé; car je vous aime et vous estime profondément tous les deux, et profite de l'un et de l'autre, sans vouloir jurer ni par l'un ni par l'autre. Tous les deux vous m'avez

<sup>7</sup> Ibid., p. 25.

<sup>8</sup> Ibid., p. 27.

<sup>9</sup> Ibid., p. 27.

<sup>10</sup> Ibid., p. 29.

<sup>11</sup> Ibid. p. 29. La phrase: „Ce système est le vrai“ a disparu des éditions ultérieures.

reçu en 1818, avec une cordialité que je n'oublierai jamais; et quand une police en délire osa donner sur ma personne le scandale d'une arrestation arbitraire, . . . tous deux, et lui surtout, vous m'avez donné des gages d'une estime et d'une amitié non équivoques" <sup>12</sup>. Mais Cousin pouvait-il éviter de se prononcer sur les deux systèmes? Oui, estima-t-il. „Je suis un ami de la vérité, qui, après avoir dépassé, je crois, le peu qu'on peut savoir de philosophie en France, a été demander des inspirations à l'Allemagne. Elle m'en a fourni abondamment" <sup>13</sup>. Après avoir payé sa dette à Kant et à Fichte, Cousin poursuit: „Pour vous, je vous ai moins étudié, je vous comprends moins; vous êtes trop au-dessus de moi pour que je puisse vous mesurer. Je profite donc de ce qui me convient, ça et là, dans vos idées, mais sans juger l'ensemble, sans adopter ni rejeter votre système. Il en est de même de Hegel, avec cette différence qu'avec lui j'en suis réduit à des conversations positives, ses livres étant pour moi lettre close. Seulement, il me semble que vous vous ressemblez en beaucoup de points; et quand je vous vois vous battre, je vous dirais volontiers: Mes chers amis, vous tirez contre vous-mêmes. Je n'aperçois encore que vos ressemblances. Quant au fond, ne vous entendant pas parfaitement, je ne me prononce pas sur votre compte, et ne parle ni de l'un ni de l'autre, excepté pour rendre hommage à votre mérite supérieur, et à la bonté avec laquelle vous m'avez tous deux accueilli. Voilà où j'en suis; plus tard, je vous étudierai tous deux sérieusement et me prononcerai peut-être; jusqu'ici je reste dans le doute et le silence, comme un homme trop sincère et trop ferme pour se laisser entraîner au delà de sa conviction" <sup>14</sup>.

Cousin réussit à faire sortir Schelling de son silence, avec la fameuse „beurtheilende Vorrede" à l'édition allemande de ses *Fragments philosophiques*. Ce qui manque à la doctrine de Cousin, selon Schelling, c'est le sens du développement progressif de l'esprit, le *Prozeß*, d'un terme qu'il emprunta à la chimie et acclimata en philosophie, l'appliquant au cosmos. „Denn gerade der Begriff des Processes ist das, was der eigentliche *Fortschritt* war in der neuern Philosophie . . . in ihrer Methode ist das wahre Wesen der deutschen Philosophie. Wir meinen natürlich nicht den Begriff des Processes in der uneigentlichen und mißbräuchlichen

---

<sup>12</sup> M. Victor Cousin, *sa vie et sa correspondance*, par J. Barthélemy-Saint-Hilaire. Paris, 1895; t. I, p. 267.

<sup>13</sup> Ibid., t. I, p. 268.

<sup>14</sup> Ibid., t. I, p. 269.

Anwendung . . . auf den logischen Begriff; wir meinen den *realen* Process jener Philosophie, die den Begriff des Processes überhaupt zuerst einföhrte“<sup>15</sup>.

Dialogue de deux mentalités: la française part de l'expérience du *cogito*, immédiatement donné, l'allemande saisit l'esprit au terme d'un processus métaphysique qui passe par la nature, l'être ne se manifestant que par une succession dialectique d'oppositions . . . Différence de mentalité qui apparaît, antérieurement à toute philosophie systématique, dans chacune des deux langues et dont Amiel a eu le sentiment si net. „La langue française, écrit-il dans son *Journal intime* le 22 décembre 1874, ne peut rien exprimer de naissant, de germant; elle ne peint que les effets, les résultats, . . . et non la cause, le mouvement, la force, le devenir de quelque phénomène que ce soit. Elle est analytique et descriptive, mais elle ne fait rien comprendre, car elle ne fait voir les commencements et la formation de rien“<sup>16</sup>. Amiel n'a pas pu lire Bergson, le philosophe de la durée créatrice, le plus parfait écrivain français de son temps avec Paul Valéry.

Revenons à Victor Cousin; il fit mettre au concours par l'Académie des Sciences morales et politiques un „examen critique de la philosophie allemande“ qui suscita trois mémoires remarquables et un rapport admirablement clair de Charles de Rémusat. Celui-ci le publia aussi en un volume: *De la philosophie allemande*, précédé d'une caractéristique de la philosophie allemande, de Kant à Fichte, Schelling et Hegel, empreinte d'une grande équité, sans trace de la causticité d'Henri Heine dans *De l'Allemagne* (1835).

Cousin fit élire Schelling membre étranger de l'Académie des Sciences morales et politiques, où son éloge funèbre fut prononcé en 1858 par l'historien Mignet; en voici un passage qui évoque Ragaz:

„M. de Schelling mourut le 20 août 1854, loin des capitales qu'il avait remplies de sa parole et de sa renommée, et ses restes furent déposés dans l'humble cimetière d'un petit village des Alpes. Au moment où la

---

<sup>15</sup> *Victor Cousin über französische und deutsche Philosophie*. Aus dem Französischen von Dr. Hubert Beckers. *Nebst einer beurtheilenden Vorrede des Herrn Geheimenraths von Schelling*. Stuttgart, Tübingen, Cotta, 1834. Il fut fait trois traductions de cette préface: l'une par Félix Ravaisson (*Revue germanique*, Paris, oct. 1835); la seconde par Joseph Willm: *Jugement de M. de Schelling sur la philosophie de M. Cousin* (1835); la troisième par Paul Grimblot, publiée avec le *Système de l'idéalisme transcendantal* (1842).

<sup>16</sup> Ed. Bernard Bouvier, t. II, p. 110 (Paris, Stock, 1931).



Adolphe Lèbre (1814—1844), dessiné par Alfred van Muyden en 1840  
(Bibliothèque cantonale et universitaire, Cabinet iconographique, Lausanne)

dépouille mortelle de ce grand philosophe, qui avait voulu montrer Dieu dans le monde et trouver le christianisme par la raison, fut rendue à la terre, les dissidences des cultes cessèrent sur sa tombe et les ministres de deux Eglises en désaccord lui donnèrent les bénédictions de l'Eglise universelle. Un sage prêtre, le doyen de Ragatz, déclara qu'il n'hésitait point à accorder les prières catholiques à un pareil protestant, devant lequel devaient s'abaisser les barrières qui séparaient les confessions chrétiennes, et rappela, en la lui appliquant, la promesse évangélique: *Il n'y aura qu'un seul pasteur et qu'un seul troupeau*. Un docte et pieux ministre du Wurtemberg, le fils même de Schelling, qui n'avait pu accourir assez vite pour lui fermer les yeux, l'accompagna jusqu'à sa dernière demeure, et, dans sa tristesse et sa soumission, il dit comme Job: *Le Seigneur l'avait donné, le Seigneur l'a ôté, que la volonté du Seigneur soit faite!* . . . . Cette tombe, creusée au pied des montagnes, dans une vallée retirée que baignent les premiers flots du Rhin et sur laquelle les cimes des Alpes, étincelantes aux rayons du soleil, projettent soir et matin leurs reflets d'or, semblait un lieu choisi tout exprès pour le repos de ce lumineux ami de la nature, de ce poétique interprète de l'univers. Une simple croix en marqua d'abord la place; mais bientôt, à côté de la croix du chrétien, le roi de Bavière Maximilien II, en prince des plus éclairés et en disciple reconnaissant, a fait ériger un monument au philosophe. Ce monument, que surmonte le buste de Schelling, représente en un bas-relief animé l'éloquent professeur qui du haut de sa chaire communique ses idées à des auditeurs attentifs, parmi lesquels le roi lui-même écoute avec recueillement celui qu'il appelle son maître chéri. On y lit la glorieuse inscription: *Au premier penseur de l'Allemagne*<sup>17</sup>.

En 1832, Félicité de *Lamennais* (1782 — 1854) se rendit à Munich avec son ami A.-F. Rio, l'historien de l'art chrétien. Il y rencontra Schelling<sup>18</sup> et les deux penseurs eurent l'un pour l'autre beaucoup de sympathie. Leur entretien roula sur „l'affranchissement spirituel des peuples“, par l'aspiration à „une croyance universelle“<sup>19</sup>, en vue de

<sup>17</sup> François-Auguste Mignet: *Notice lue à la séance annuelle de l'Académie des Sciences morales et politiques* du 7 août 1858. In: *Eloges historiques*. Paris, 1864, pp. 221—223.

<sup>18</sup> Cf. Geneviève Lewis: *Lamennais et Schelling*. In: *Revue philosophique*. Paris, 1954, pp. 347—351 Cf. Liselotte Ahrens, *Lamennais und Deutschland*. Münster i. Westf. 1930.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 348.

restaurer l'unité du genre humain. A la différence de Schelling, Lamennais, qui prévoyait la condamnation de *L'Avenir*, ne croyait plus à la conciliation du catholicisme et de la liberté. C'est aussi à Munich que Lamennais se persuada de l'importance de l'esthétique dans le cadre de la philosophie et qu'il en vint à lui réserver une place dans son *Esquisse d'une philosophie*<sup>20</sup>. Mais, selon la remarque de Mlle Geneviève Lewis, il s'agit là d'une influence toute générale; „Lamennais est resté étranger à l'élaboration technique de l'idéalisme transcendantal“<sup>21</sup>.

\* \*

Si Cousin fut un ami de Schelling, Quinet, Michelet et Renan furent tributaires de Herder, et Taine de Hegel; mais Félix Ravaisson (1813—1900), récemment encore étudié par M. Charles Devivaise, fut probablement le premier élève français de Schelling. Il l'entendit à Munich en 1839, en même temps que Charles Secrétan, qu'il connut alors. Schelling cherchait un traducteur de sa *Philosophie de la Mythologie*; Ravaisson lui fut recommandé par Cousin et Schelling lui confia probablement un résumé de ses leçons. Le projet n'aboutit pas, mais Ravaisson avait déjà traduit pour la *Revue germanique* de 1835 la fameuse *Uorrede* de Schelling<sup>22</sup>. Bien plus, nous savons depuis 1952 qu'il eut aussi en mains des notes de Schelling sur la *Philosophie de la Révélation*, en vue d'une traduction. Dans une lettre du 23 novembre 1839 à Edgar Quinet, Ravaisson espérait même être appelé à contribuer à la „fécondité“ de cette „nouvelle époque“<sup>23</sup> de la pensée annoncée par Schelling. „J'ai trouvé ici Schelling, écrit-il, dans toute la force et la jeunesse de son grand esprit, et j'ai pu étudier de près cette phase nouvelle et vraiment importante de la philosophie allemande, dont il va être l'auteur. Non, tout n'est pas fini ici avec Hegel“<sup>24</sup>. Quinet répondit

<sup>20</sup> T. III, livres 8 et 9. Paris, 1840.

<sup>21</sup> Art. cité, p. 351.

<sup>22</sup> Cf. *La philosophie de Félix Ravaisson*, par Charles. Devivaise. (Thèse de Paris, 1952). Jean Baruzi: Introduction à: *De l'habitude*, par Félix Ravaisson. Paris, 1926, pp. I—VI. René Berthelot: *Un romantisme utilitaire*. T. II: *Le pragmatisme chez Bergson*. Paris, 1913, pp. 100—101.

<sup>23</sup> Introduction de Charles Devivaise à l'Essai sur la *Métaphysique d'Aristote*, par Félix Ravaisson. T. III (posthume). Paris, 1953 (et thèse complémentaire, Paris, 1952), p. 13, note 3.

<sup>24</sup> *Le séjour de F. Ravaisson à Munich d'après une lettre inédite*. Publ. par Madeleine David. (*Revue philosophique*. 1952, pp. 454—456. La citation est à la p. 455).

le 10 décembre 1839 à Ravaisson: „Ainsi, vous avez le secret de Schelling!“<sup>25</sup>, ce que peu de personnes, même en Allemagne, pouvaient alors se flatter de posséder. Dans l’admirable notice qu’il lut en 1904 à l’Académie des Sciences morales et politiques, où il recueillit la succession de Ravaisson, Henri Bergson jugeait assez limitée l’influence de Schelling sur Ravaisson. „Peut-être, dit-il, y eut-il moins influence qu’affinité naturelle, communauté d’inspiration et, si l’on peut parler ainsi, accord préétabli entre deux esprits qui planaient haut l’un et l’autre et se rencontraient sur certains sommets“<sup>26</sup>. Artiste et philosophe lui aussi, Ravaisson, qui ne se laissa pas toucher par le positivisme, devait se souvenir de Schelling dans son célèbre Rapport sur *La philosophie en France au XIXe siècle* (1867); comme lui, il lie étroitement le vital et l’esprit.

Le premier élève suisse romand de Schelling fut le Genevois Adolphe Pictet (1799—1875), d’une vingtaine d’années plus jeune que I. P. V. Troxler. Il entendit à Erlangen le Schelling de l’idéalisme transcendantal, auquel il resta fidèle. Il traduisit *Les divinités de Samothrace* et professa l’esthétique à l’Académie de Genève. De là, son ouvrage *Du beau dans la nature, l’art et la poésie* (1856), si clair et élégant; Pictet y présente les grandes doctrines esthétiques depuis Platon et fait connaître la *Philosophie der Kunst* de Schelling, alors encore inédite. Pictet, que Franz Liszt appelait „l’Universel“, se rendit célèbre par ses *Origines indo-européennes, essai de paléontologie linguistique*, et par son récit humoristique: *Une course à Chamounix* (1838), en compagnie de George Sand, de Franz Liszt et de la comtesse d’Agoult; il leur exposa alors avec enthousiasme la doctrine de Schelling et commenta l’axiome: „L’Absolu est identique à lui-même“, d’une manière qu’évoque encore un dessin satirique de George Sand<sup>26 bis</sup>.

En 1835 se trouvaient à Munich, dans l’auditoire de Schelling, deux jeunes Vaudois, *Adolphe Lèbre* et *Charles Secrétan*. *Lèbre* (1814—1844) fut surtout gagné par la réaction qui s’élevait alors contre le pan-

---

<sup>25</sup> *Lettres de Ravaisson, Quinet et Schelling*. Publ. par Pierre-Maxime Schuhl. (*Revue de Métaphysique et de Morale*, 1936, p. 501).

<sup>26</sup> Dans *La pensée et le mouvant*. Paris, 1934, pp. 291—292 Cf. *Fragmens de Philosophie par M. Hamilton*, par F. Ravaisson, *Revue des Deux Mondes*. Paris, t. 24 (1840), pp. 403—405; p. 421. *Testament philosophique . . .*, éd. Charles Devivaise. Paris, 1933, p. 163.

<sup>26 bis</sup> Voir l’éd. illustrée publiée par M. Robert Bory. Genève, 1930

théisme, auquel Schelling avait naguère sacrifié. Baader fit sur lui une profonde impression et l'incita à lire Jacob Boehme. Il jugea comme Secrétan la doctrine schellingienne de la liberté encore trop spéculative et rationaliste.

Dans *La Crise de la philosophie allemande*, étude parue en 1843 dans la *Revue des Deux Mondes*, Lèbre rend justice au génie de Hegel, qui a eu le mérite de comprendre que le principe de contradiction ne joue que sur le plan du fini, non sur celui de l'infini. Mais Hegel s'est enivré de logique. Schelling l'a bien vu. Mais sa doctrine des Potenzen n'est qu'une „hypothèse ontologique“<sup>27</sup>. „Le système entier repose . . . sur des principes arbitraires . . . Schelling en déduit une philosophie chrétienne: on pourrait également en tirer tout autre système“<sup>28</sup>. Schelling a le tort de ne donner du christianisme „qu'une explication ontologique et néglige l'explication morale: c'est le dénaturer“<sup>29</sup>; „ce n'est là qu'une philosophie apocryphe du christianisme“<sup>30</sup>. Et Lèbre de conclure en ces termes: „Schelling ne satisfait donc ni aux exigences de la logique, ni à celles de la liberté; il ne concilie pas la foi et la science; il les mécontente toutes deux. Il a montré que la raison conduit inévitablement au panthéisme; il a rendu plus vif le besoin de le dépasser, il n'en a pas donné les moyens“<sup>31</sup>.

\* \*

Charles Secrétan (1815—1895) est sans doute le philosophe de langue française qui a subi le plus profondément l'influence de Schelling, mais très tôt il y a réagi de façon personnelle, analogue à celle de Lèbre.

Son grand-père, Louis Secrétan, le landammann vaudois, avait étudié à Tubingue et dans sa vieillesse s'était mis à traduire, aidé de ses deux petits-fils, Edouard, le futur juriste, et Charles, le futur philosophe, le *System des transzendentalen Idealismus*. En arrivant à Munich en 1835, Charles Secrétan était donc déjà familiarisé avec la pensée de Schelling. Il n'y a malheureusement pas de journal de Secrétan pour cette époque de sa vie, ni de correspondance avec le philosophe. A son ami Samuel Chappuis, le futur dogmaticien, Secrétan

---

<sup>27</sup> *Oeuvres*. Publ. par Marc Debrit. Lausanne, 1856, p. 487.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 489.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 494.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 495.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 495.



Charles Secrétan, dessiné par Alfred van Muyden en 1837  
(Bibliothèque cantonale et universitaire, Cabinet iconographique, Lausanne)

écrivait le 23 décembre 1835: „Schelling ... nous enchante, nous enthousiasme“<sup>32</sup>.

En 1839, Secrétan fut une seconde fois à Munich; lui, que la conciliation de la philosophie et du christianisme intéressait particulièrement, ne put alors entendre le cours sur la philosophie de la révélation, mais il s'en procura des notes, qu'il fit transcrire pour la Bibliothèque cantonale et académique de Lausanne; c'est la seconde partie de l'actuelle *Philosophie der Offenbarung*.

En 1840, Secrétan publia son premier ouvrage: *La philosophie de Leibnitz*. L'exposé y est suivi d'une nouvelle théodicée; un Dieu parfaitement libre a appelé à l'être, par pur amour, des créatures qui ont préféré se prendre elles-mêmes pour centre; Dieu y a paré par un programme de salut, où il limite volontairement son absolue liberté, afin que la créature puisse librement revenir à lui. Secrétan reconnaît expressément s'y être librement inspiré des leçons de Schelling. Dans *De l'âme et du corps* (1841), il écrit: „Ce qui nous a empêché en particulier d'accepter entièrement aucune des formes dans lesquelles Schelling a présenté sa philosophie, soit dans ses écrits, soit oralement, c'est la tentation toujours renouvelée de combiner la liberté et la nécessité“<sup>33</sup>.

En 1842, dans la *Zeitschrift für Philosophie und spekulative Theologie*, paraissant à Bonn sous la direction du fils de Fichte, le professeur Weisse; rendant compte de *La philosophie de Leibnitz*, montrait en Secrétan un auditeur de Schelling, qui avait emprunté à son maître ses vues en les déformant. Voici quelques fragments de la mise au point que la *Zeitschrift* publia la même année sous la signature de Charles Secrétan:

„Wohl habe ich *Schelling* in München gehört, und bekenne mich in gewissen wichtigen Lehren als dessen Schüler. Wohl haben sich auch die ausgesprochenen Ansichten in mir nicht ohne Belehrung, und zwar *deutsche* Belehrung, entwickelt; das aber, was der Hr. Verfasser zu glauben scheint, „eine mißverstandene Übertragung *Schelling'scher* Philosopheme“ — das habe ich nicht getan und überhaupt nichts dergleichen versucht“ ...

„Übrigens darf ich kühn behaupten, daß die Grundanschauung *Schellings* über die göttliche Freiheit mir sogleich als eine bekannte

---

<sup>32</sup> Cité par Louise Secrétan: *Charles Secrétan, sa vie et son oeuvre*. Lausanne, 1911, p. 89.

<sup>33</sup> P. 114.

und heimliche vorkam, als ich, ein junger Schüler, seinen Hörsaal betrat. Dieses *glaubte ich schon* und suchte mir dort den *Erweis*, den ich auch jetzt noch *auf anderem Wege* suche“ . . .

„Von *Schelling* empfang, nicht ich, sondern meines Erachtens das beginnende philosophische Zeitalter eine neue bestimmte Form der allgemeinen Frage der Wissenschaft, welche sich ungefähr auf folgende Weise ausdrücken ließe: „*Die Welt als ein Werk der Freiheit durch Vernunft zu begreifen*“. Mit dem Probleme gab uns dieser große Geist auch den Mittelpunkt der Lösung, dadurch, daß er den *Willen* als das wahre allgemeine Wesen erkannte. Dieser letzte Hauptsatz ist es, den ich meinem Lehrer ganz besonders verdanke. *Auf dem Wege zur Erreichung* des Zieles, sogar schon in der näheren Bestimmung desselben, wurde ich aber auf eine ganz verschiedene Richtung geführt. Der scharfsinnige Recensent kennt selber wohl den merkwürdigen Satz der letzten philosophischen Schrift von *Schelling*, wo er für die spekulative Philosophie den Begriff des Prius der Gottheit anspricht. Dieser große Gedanke beherrscht die ganze Entwicklung seiner Philosophie, welche aus der Abhandlung über die Freiheit . . . schon ziemlich deutlich zu erkennen ist. Mit einem Worte: *Schelling konstruiert* aus einem Prius den Begriff des absolut freien Gottes; *diese Konstruktion ist das Wesentliche seiner Lehre*, und *aus dieser Konstruktion* schöpft er eben die Mittel, die Reiche der Natur, der Religion und der Geschichte von Innen heraus verständlich zu machen und dadurch seine Idee Gottes als die wahre zu erweisen. Treu den Grundsätzen der absoluten Philosophie, will er das innere Wesen des Absoluten an sich zum Lichte bringen.

Ein solches habe ich nicht versucht und traue mir kein Urteil über die Ausführbarkeit dieses Beginnens zu. Zum Begriffe der absoluten Freiheit komme ich durch eine ganz andere Vermittlung; in meinem Bruchstücke ist diese Freiheit *geradezu vorausgesetzt*. Statt die absolute Freiheit zu konstruieren, habe ich vielmehr versucht, aus diesem höchsten Begriffe *allein* die Hauptzüge der christlichen Theodicee und Dreieinigkeitslehre zu entwickeln; somit komme ich nie dazu, die „*Potenzen Gottes an sich*“ ergründen zu wollen; vielmehr beziehen sich deutlich meine Versuche auf die Weisen seiner Erscheinung, dem Menschen und der menschlichen Welt gegenüber. Diese Erscheinung, diese Welt, diese Eine reichgegliederte That Gottes, Gott wie er für uns sein will, dieses ist meines Erachtens der unverrückbare Kreis der Philosophie, welche innerhalb dieser Grenze freilich spekulativ sein soll. . . . Ich sage nicht, Gott sei durchaus Nichts als seine Freiheit, sondern er ist

absolut frei, darum eben unergründlich in seinem Wesen; alles Andere aber läßt sich spekulativ erklären *aus dieser Freiheit*<sup>34</sup>.

L'influence de Schelling, sa nature et ses limites, apparaissent surtout dans l'oeuvre maîtresse de Charles Secrétan, *La Philosophie de la liberté*, cours de philosophie morale professé à l'Académie de Lausanne et devenu un livre en 1849, réédité de 1866 à 1872, puis en 1879. Destinée à introduire le problème moral, *La Philosophie de la liberté* en établit le fondement métaphysique; partie de la conscience de soi, elle affirme à la source de la liberté humaine un inconditionnel, une Liberté absolue, incréée. Secrétan retrace d'abord l'histoire de l'idée d'absolu dans la philosophie, depuis Platon, Aristote, St Thomas d'Aquin, Duns Scot, qu'il reconnaît comme l'un de ses précurseurs, chez Jacob Boehme, chez Descartes, qui voit dans la liberté absolue une donnée immédiate de la raison. De Spinoza, Leibniz, Secrétan passe à Kant, à Fichte, à Schelling, à Hegel. Il expose la philosophie de l'identité et y relève que la pénétration du réel par l'idéal y est l'effet d'un processus nécessaire, une fois mis en branle. „La liberté n'apparaît qu'un instant, pour être aussitôt niée“, écrit Secrétan, qui ajoute: „La liberté du premier principe serait donc absolument conditionnelle, si l'on peut, dans un sens quelconque, parler de sa liberté. Le premier principe restera dans la puissance et rien n'existera, ou bien le procès se déroulera de la manière dont Schelling l'a conçu. Je vous rends attentifs à la restriction considérable que l'idée de liberté subit dès sa première apparition, parce qu'il ne me semble pas que Schelling ait jamais réussi à s'en affranchir“<sup>35</sup>.

Puis Secrétan expose la nouvelle philosophie de Schelling, d'après les *Philosophische Untersuchungen über das Wesen der menschlichen Freiheit* (1809) et les cours de Munich sur la mythologie et la révélation. Une note de 1865 à la 2e édition de *La Philosophie de la liberté* dit: „Il m'importe d'ailleurs de présenter avec quelque détail les bases d'une philosophie à laquelle on a rattaché la mienne, afin que le lecteur compétent apprécie les différences qui les séparent. Si j'en juge bien, la Philosophie de la Liberté n'est pas seulement un système indépendant du point de vue qui l'a suggérée; elle appartient à un autre ordre,

---

<sup>34</sup> *Erklärung des Herrn Professor Secretan in Lausanne in Bezug auf die Anzeige seiner Schrift: La philosophie de Leibnitz etc. (Zeitschrift für Philosophie und spekulative Theologie ... Hrsg. von J. H. Fichte, Prof. der Philosophie in Bonn. 1842. Bonn, 9. Bd. S. 152—155, passim.)*

<sup>35</sup> *La Philosophie de la Liberté*. 3e éd. T. I, p. 251.

ainsi que j'ai eu déjà l'occasion de l'établir en 1842 dans le journal philosophique de J.-H. Fichte. J' ai suivi les leçons de Schelling et j'ai subi son influence; mais, sur les points décisifs, mon sentiment n'a jamais varié" <sup>36</sup>.

„Im Anfang war die Tat“. Le volontarisme de Schelling, philosophie, non plus du *was* comme celle de Hegel, mais du *dass*, sauvegarde-t-il du moins la liberté divine? Non, répond Secrétan. „Le dessein d'expliquer la nature du Dieu libre au moyen de ses puissances nous semble conduire l'esprit à se représenter la liberté divine comme une liberté conditionnelle et limitée par les puissances, point de vue que nous ne saurions concilier avec l' idée de l'absolu" <sup>37</sup>. „Je ne veux pas, ajoute Secrétan, d'une liberté emprisonnée entre les cornes d'un dilemme; je ne veux pas mettre sur le trône de l'univers un roi constitutionnel qui n'ait qu'à se prononcer par oui ou par non sur les propositions qui lui sont faites. Je veux une liberté pleine, entière, qui crée les possibilités et qui les réalise" <sup>38</sup>. Aussi Secrétan se déclare-t-il obligé „à sortir du système de Schelling" <sup>39</sup>, désireux de rejoindre un but „que Schelling a signalé sans l'atteindre" <sup>40</sup>. Selon une terminologie dont Schelling s'est servi dans ses cours, Secrétan appelle „métaphysique régressive" celle qui élabore l'idée de Dieu, absolue Liberté, et „métaphysique progressive" celle qui traite de l'existence de Dieu et de la créature. Tandis que le premier tome de *La Philosophie de la Liberté* est consacré à l'idée, le second examine *l'histoire*, la chute par un mauvais usage de la liberté, l'oeuvre de restauration entreprise par Dieu et qui culmine en Jésus-Christ et se prolonge par l'Eglise. Secrétan interprète du point de vue moral les dogmes classiques du christianisme, point de vue où il se montre le disciple d' Alexandre Vinet.

Dans la *Revue suisse* d'octobre 1854, revue qu'il avait fondée en 1838, Secrétan ne manqua pas de rendre hommage à Schelling, qui a amorcé le tournant du panthéisme au théisme, de l'idéalisme à un nouveau spiritualisme. „Il appartient au très petit nombre de ces hommes, écrit Secrétan, qui ont imprimé une direction nouvelle au cours de la pensée. Son influence ne s'est pas bornée à l'Allemagne . . .

---

<sup>36</sup> Ibid., T. I, p. 283.

<sup>37</sup> Ibid., T. I, pp. 337—338.

<sup>38</sup> Ibid., T. I, pp. 340—341.

<sup>39</sup> Ibid., T. I, p. 342.

<sup>40</sup> Ibid., T. I, p. 343.



Charles Secrétan (1815—1895)

(Bibliothèque cantonale et universitaire, Cabinet iconographique, Lausanne)

Pour les Suisses qui ont reçu ses leçons, pour ceux qui ont connu et qui ont aimé sa personne, il y a peut-être quelque douceur à penser que sa dépouille repose dans leur pays<sup>41</sup>.

Un témoignage complémentaire nous est fourni par la réponse de Secrétan à un article de Paul Janet dans la *Revue des Deux Mondes*<sup>42</sup>, où Secrétan était présenté comme un simple commentateur de la dernière philosophie de Schelling. „Vous en avez le droit, lui écrivait Secrétan dans la *Critique philosophique* de son ami Charles Renouvier<sup>43</sup>; historiquement elle [ma philosophie] procède incontestablement de Schelling . . . Mais elle est essentiellement une réfutation de Schelling“. Secrétan ne se flatte point de connaître ce qu'est Dieu relativement à lui-même. „Je n'attribue point à l'absolue liberté un sens dogmatique, mais uniquement un sens critique, j'y vois moins une connaissance que la limite naturelle de nos connaissances“<sup>44</sup>.

Tandis que Troxler, plus âgé que Secrétan de trente-cinq ans, a connu surtout le jeune Schelling, ce qui ne l'empêcha pas de s'éloigner plus tard de lui dans sa *Gemütsphilosophie* et d'y devenir un précurseur de l'anthropologie philosophique, Secrétan ne se réfère qu'au dernier Schelling. Volontaristes tous les deux, Secrétan est moins spéculatif, mais plus attiré par le problème moral, par l'action, par l'existence concrète. Secrétan ne parle pas comme Schelling d'une „religion philosophique“; une fois établie l'existence de l'absolu et son rapport avec l'existence humaine, la philosophie devient pour Secrétan, selon sa propre expression, un „commentaire de l'Évangile“<sup>44 bis</sup>. Si Schelling a orienté Secrétan vers le problème de la liberté, il ne l'a jamais satisfait pleinement. Mes conclusions rejoignent celles de M. Edmond Grin<sup>45</sup>, l'historien de la pensée de Secrétan.

Ancien élève et successeur d'Adolphe Pictet, l'esthéticien dont nous avons parlé, Henri-Frédéric Amiel (1821—1881), l'illustre auteur des *Fragments d'un Journal intime*, étudia en Allemagne, à Heidelberg, puis à Berlin, où il entendit Schelling professer la *Philosophie de la*

---

<sup>41</sup> T. 17, pp. 650—651.

<sup>42</sup> 1877. T. II, pp. 821—848: *La métaphysique en Europe depuis Hegel. I. Schelling et Secrétan.*

<sup>43</sup> 6e Année, 2e partie, 1877, p. 50.

<sup>44</sup> Ibid., p. 51.

<sup>44 bis</sup> *Discours laïques: Le problème de la philosophie.* Paris, 1877, p. 18.

<sup>45</sup> Cf. Edmond Grin: *Les origines et l'évolution de la pensée de Charles Secrétan.* Lausanne, 1930 (chap. VI: Schelling).

*Mythologie*. (Son cahier de notes se trouve à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève). Amiel écrit le 7 mai 1846 à son ami Jules Vuy: Schelling „nous a cet hiver, magnifiquement promenés dans l'Orient. Mais, cet été, il ne professera pas, et j'aurai passé deux ans à Berlin sans entendre sa *Philosophie de la Révélation*, son cours capital“<sup>46</sup>.

A son ami Charles Heim, Amiel écrit de Berlin, le 20 mai 1847: „... entrer dans un de ces hommes, Goethe, Schelling, Krause, Schleiermacher, c'est entrer dans un système planétaire, dans un monde à part. C'est le cas avec d'autres, avec tous les grands hommes. Chacun d'eux est une révélation“<sup>47</sup>.

Le *Journal intime*, dont Edmond Scherer, puis Bernard Bouvier ont publié des *Fragments*, avant que M. Léon Bopp en entreprenne une édition quasi intégrale, est pauvre en allusions à Schelling. M. Auguste Bouvier, directeur de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève, a bien voulu lire dans l'original tout ce qu'Amiel a écrit du 20 août au 31 décembre 1854, ainsi que pendant les années 1856 à 1858, où parut enfin la philosophie religieuse de Schelling. Aucune mention de Schelling, ni dans le *Journal*, ni dans les *Carnets de voyage*, pour la période des vacances. Plus tard, le 13 novembre 1868, Amiel écrit, à propos de la métaphysique de Charles Secrétan: „Cette spéculation *schellingienne*, qui consiste à déduire nécessairement une religion particulière, c'est-à-dire à faire de la philosophie une servante de la théologie chrétienne, est un héritage du moyen âge“<sup>48</sup>.

Essentiellement impressionniste, réceptif, Amiel a préféré à Schelling, bâtisseur de système, Schleiermacher et surtout Krause.

\* \*

On a souvent affirmé dans la philosophie d'Henri Bergson (1859—1941) une influence de Schelling, notamment dans *L'Évolution créatrice*. Dans ses *Souvenirs sur Henri Bergson*, écrits au fur et à mesure

---

<sup>46</sup> *La jeunesse de Henri-Frédéric Amiel*. Lettres ... publ. par Bernard Bouvier. Paris, 1935, p. 301. Cf. Jules Lachelier (1832—1918), à l'article *Philosophie* du *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, par André Lalande: „Quant aux rapports de la philosophie et de la religion, c'est dans Schelling (non dans Voltaire) qu'il faut aller les chercher. C'est l'office de la philosophie de tout *comprendre*, même la religion.“ (5e éd., Paris, 1947, p. 756) [Texte signalé par M. Ch. Devivaise.]

<sup>47</sup> Ibid., p. 352.

<sup>48</sup> *Fragments d'un Journal intime*. Ed. Bernard Bouvier. Paris, 1931, t. I, p. 257.

de leurs conversations, Isaac Benrubi note le 3 février 1909: Bergson „ne croit pas avoir subi l'influence de Schelling; la ressemblance s'expliquerait plutôt par l'influence qu'ils subirent tous deux du néoplatonisme“<sup>49</sup>. Bergson protesta à plusieurs reprises contre la méthode de René Berthelot qui dosait les influences formatives à la manière d'un chimiste ramenant un corps composé à ses éléments simples.

La similitude partielle est incontestable, ce qui ne veut pas dire influence directe, Bergson n'ayant jamais beaucoup pratiqué les philosophes allemands. Mais Schelling et lui ont le sens du cosmos, du dynamisme universel. Ce sont deux philosophes organicistes, comme l'a montré Georg Jäger<sup>50</sup>. La différence reste toutefois capitale dans la manière d'entendre l'évolution: la raison peut en trouver le fil, selon Schelling, car la nature fait inconsciemment ce que l'esprit fait consciemment. Selon Bergson, au contraire, „l'intelligence est caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie“<sup>51</sup>. L'évolution est rigoureusement imprévisible, toute déduction en cette matière est inopérante, illusoire. L'intuition bergsonienne atteint le mobile, la durée qui change, l'intuition intellectuelle de Schelling vise le stable, l'éternel<sup>52</sup>.

Je ne sors pas de mon sujet en rappelant que Nicolas *Berdiaeff*, le penseur russe qui passa la dernière partie de sa vie à Paris, se réclamait, comme avant lui Vladimir Soloviev et nombre d'autres penseurs russes, de Schelling et de Baader, notamment dans *Esprit et Liberté* (1933). De part et d'autre, même tendance à un gnosticisme, même appel à un christianisme johannique, qui dépasserait celui de Pierre et de Paul en faisant plus large la place de la mystique.

L'excellente *Bibliographie*<sup>53</sup> de Schelling qu'a publiée M. Guido Schneeberger n'a naturellement pas pu mentionner des ouvrages qui ne sont pas explicitement consacrés à Schelling. *Le problème du mal dans la pensée humaine*<sup>54</sup>, de M. Charles *Werner*, professeur honoraire de l'Université de Genève, nous propose une solution directement inspirée de celle de Schelling. M. Werner voit dans les *Recherches*

---

<sup>49</sup> Neuchâtel, 1942, p. 18.

<sup>50</sup> *Das Verhaeltnis Bergsons zu Schelling*. Diss. Leipzig, 1917.

<sup>51</sup> *L'Évolution créatrice*. Paris, 1907, p. 179.

<sup>52</sup>) Cf. Johannes Rudolf Richter: „Intuition“ und „intellektuelle Anschauung“ bei Schelling und Bergson. Diss. Leipzig, 1929.

<sup>53</sup> *Friedrich Wilhelm Joseph von Schelling: Eine Bibliographie*. Von Guido Schneeberger. Bern, Francke, 1954.

<sup>54</sup> Lausanne, 1944. 2e éd. 1946.

publiées en 1809 „le point culminant de sa pensée“<sup>55</sup>. Le mal n'est pas comme chez Platon privation d'être, ni comme chez Leibniz un moindre bien. Il atteste une réalité positive. Cependant, estime M. Werner, Schelling n'est pas allé jusqu'au bout de sa pensée en ne situant le mal que dans l'homme et non aussi dans la nature, alors que l'aspect obscur de l'essence divine lui permettait d'en rendre compte. Si Schelling a eu raison de lier le problème de la liberté à celui du mal, il a eu le tort de placer la liberté au seul point de départ du processus créateur; une fois celui-ci déclenché, c'est le déterminisme qui règne, afin de rendre possible la déduction rationnelle. Voyant dans le mal un divorce du désir et de l'intelligence, non en Dieu, mais dans le monde et en l'homme, M. Werner s'inspire explicitement de Schelling, tout en amendant sa solution.

\* \*

Il convient maintenant de jeter un coup d'oeil sur les *travaux historiques* et les *traductions* qui ont contribué à faire connaître Schelling en France<sup>56</sup>. Il en est de fort importants. On en trouvera l'indication détaillée dans la *Bibliographie* qu'a diligemment préparée à Bâle M Guido *Schneeberger*. Relevons seulement la part prise alors par la jeune *Revue des Deux Mondes*, par Auguste *Barchou de Penhoën* et son *Histoire de la philosophie allemande depuis Leibniz jusqu'à Hegel*<sup>57</sup> où 100 pages sont consacrées à Schelling. Barchou de Penhoën rêvait d'une „alliance philosophique de la France et de l'Allemagne“ contre le sensualisme et le matérialisme. Même dessein chez les protestants alsaciens Jacques *Matter* (*Schelling, ou la philosophie de la nature et la philosophie de la révélation*<sup>58</sup>) et Joseph *Willm*, avec sa précise *Histoire de la philosophie allemande depuis Kant jusqu'à Hegel*<sup>59</sup>, couronnée par l'Académie des Sciences morales et politiques sur le rapport mentionné de Charles de *Rémusat*. La contribution de l'Alsace protestante s'enrichit encore d'une thèse de Strasbourg, celle d'Emile-Alfred *Weber* intitulée: *Examen de la philosophie religieuse de Schelling*<sup>60</sup>, qui

<sup>55</sup> Ibid., p. 100.

<sup>56</sup> Cf. l'ouvrage utile, bien que tendancieux, de Louis Reynaud: *L'influence allemande en France au XVIIIe et au XIXe siècle*. Paris, 1922. (surtout IIe partie, chap. III).

<sup>57</sup> Paris, 1836. T. II, pp. 1—110.

<sup>58</sup> Paris, 1845.

<sup>59</sup> Paris, 1846—1849. T. III (1847).

<sup>60</sup> Strasbourg, 1860.

fait connaître la philosophie de la révélation enfin publiée par le fils de Schelling et en relève l'imprégnation gnostique étrangère à l'Évangile. Puis vint une pause, dans les travaux historiques comme dans les éditions, sous l'influence dominante du positivisme.

L'impartialité historique nous a valu depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle de fort beaux travaux. L'éminent historien de la philosophie que fut Victor Delbos (1862—1916) avait déjà remarquablement traité de Schelling et plus généralement de la philosophie allemande classique dans son premier ouvrage: *Le problème moral dans la philosophie de Spinoza et dans l'histoire du spinozisme* (1893), avant d'en faire le sujet de sa thèse complémentaire de Sorbonne: *De posteriore Schellingii philosophia . . .*<sup>61</sup>, il y est revenu avec les cours publiés sous le titre: *De Kant aux post-kantiens*<sup>62</sup>. Emile Bréhier (1876—1952) nous a donné une admirable étude d'ensemble sur Schelling<sup>63</sup>; il montre l'aboutissement de sa pensée dans un réalisme intuitif. N'oublions pas l'étude de M. Francis Maugé sur *La liberté dans l'idéalisme transcendantal de Schelling*<sup>64</sup>, dont il montre la compatibilité, ni le mémoire non publié de M. Gabriel Marcel sur *Les idées métaphysiques de Coleridge dans leurs rapports avec la philosophie de Schelling*.

En 1933 paraissait la thèse de Paris de M. Vladimir Jankélévitch: *L'odyssée de la conscience dans la dernière philosophie de Schelling*; en 1934 M. Jean Gibelin publiait ses deux thèses, de Paris également, sur *L'esthétique de Schelling d'après la Philosophie de l'art* et *L'esthétique de Schelling et L'Allemagne de Madame de Staël*.

Enfin, les travaux consacrés à Fichte, depuis ceux de Xavier Léon à ceux de M. Martial Gueroult, et les études sur Hegel, de Lucien Herr à M. Jean Hyppolite, ne laissent pas d'éclairer aussi la pensée de Schelling.

Le grand épistémologue que fut Emile Meyerson (1859—1933), comparant dans *De l'explication dans les sciences* (1921) la démarche de la pensée scientifique et celle de la pensée philosophique, fut conduit à analyser les tentatives „d'explication globale“ de Schelling et de Hegel, puis les objections de Schelling à Hegel. Par les exagérations de sa doc-

---

<sup>61</sup> *De posteriore Schellingii philosophia quatenus Hegeliana doctrinae ad-versatur*. Lutetiae Par., 1902.

<sup>62</sup> Paris, 1940.

<sup>63</sup> *Schelling*. Paris, 1912 (Collection: *Les grands Philosophes*.)

<sup>64</sup> In: *Archiv für Geschichte der Philosophie*. Berlin, XIV (1901), pp. 361—383, 517—535.

trine, Hegel fit prendre conscience à Schelling de l'aboutissement de sa philosophie de l'identité, de l'impossibilité d'une déduction totale, de l'irréductibilité de la liberté au rationnel. Ce fut un tournant décisif dans la pensée de Schelling et, par delà, dans la destinée de la philosophie idéaliste.

Dès la Restauration, Schelling fut traduit en français. La *Vorrede*, comme nous l'avons vu, le fut trois fois, par F. Ravaisson, par J. Willm, enfin par Paul Grimblot, avec la version du *Système de l'idéalisme transcendantal* (1842). Husson nous a donné le *Bruno* en 1845, Charles Bénard des *Ecrits philosophiques* en 1847. Après la défaveur de Schelling due au positivisme, parut en 1926 la traduction, par Georges Politzer, des *Recherches philosophiques sur l'essence de la liberté humaine*<sup>65</sup>, avec une introduction de Henri Lefebvre. Enfin, le Dr S. Jankélévitch a traduit *l'Introduction à la philosophie de la mythologie*, un choix d'*Essais*, comprenant entre autres *La liberté humaine*, les *Lettres sur le dogmatisme et le criticisme* et *Les Ages du monde*<sup>66</sup>. N'oublions pas Léon Sautreaux, ancien professeur de philosophie à Grenoble, dont les traductions de Schelling, estimées des connaisseurs, n'ont cependant jamais été publiées.

\* \*

Au terme d'une étude d'influence vient naturellement à l'esprit le vers du *Vermaechtnis* de Goethe, dont la pensée est d'ailleurs ici si proche de celle de Herder:

„Was fruchtbar ist, allein ist wahr.“

En France et en Suisse romande, c'est par sa philosophie de la nature et de l'identité que Schelling a agi sur Madame de Staël, sur Victor Cousin, sur Adolphe Pictet — comme en Suisse allemande sur Troxler, en Angleterre sur Coleridge, et aussi par son esthétique, en Italie, sur le grand critique Francesco De Sanctis. Par contre, Ravaisson, Lèbre et Charles Secrétan, puis H. F. Amiel se sont surtout intéressés à sa tentative de synthèse du christianisme et de la philosophie et M. Charles Werner à ses vues sur le mal et la liberté.

La présente génération peut savoir gré à Schelling d'avoir, en face de Hegel, maître de Karl Marx, pris assez tôt conscience de l'irréduc-

---

<sup>65</sup> Paris, F. Rieder, 1926. (*Philosophie*).

<sup>66</sup> Paris, F. Aubier, (Ed. Montaigne), de 1946 à 1950 (*Bibliothèque philosophique*).

tibilité de l'existence concrète à la connaissance rationnelle. La raison est condition de connaissance, mais non au même titre condition d'existence. L'individualité libre, la personnalité, renferme ce que Jean-Jacques Gourd a appelé un élément incoordonnable. Le mérite de Schelling est d'avoir eu un sentiment, plus profond que celui de Hegel, de l'originalité de l'existence concrète, de la volonté, de la liberté. Comme l'a dit, dans *Sokrates und Alkibiades*, leur ami de jeunesse au *Stift* de Tubingue, Friedrich Hoelderlin, en un vers que Max Scheler aimait à citer, et que Nicolai Hartmann<sup>67</sup> a pu lui appliquer, comme nous le faisons aujourd'hui à Schelling:

*„Wer das Tiefste gedacht, liebt das Lebendigste.“*

---

<sup>67</sup> Max Scheler †. *Kant-Studien*. Berlin, Bd. 33 (1928), S. XI.